

# PRÉFACE

## Le goût de (sur)vivre

par Pierre Mertens

Certains ne manqueront pas de dire sans doute et même de souligner avec un insidieux manque de bienveillance : « encore un livre sur ce sujet ! »

Je me souviendrai longtemps de ce jeune éditeur belge qui, se lançant dans le métier, et à qui je me proposais de soumettre une analyse de l'expérience concentrationnaire, leva les yeux au ciel en m'objectant : « Vous comprenez... après "*Si ceci est un homme*" de Primo Levi, il n'y a pas grand-chose à ajouter et il faut même être un peu présomptueux ou ingénu pour prétendre y revenir encore... »

Un peu comme si Dieu, les révolutions et les terreurs, les catastrophes nucléaires ou l'histoire des grandes famines apparaissaient comme des sujets si souvent traités qu'il serait souhaitable, sinon obligeant, de désormais les contourner. Ne serait-ce que par pudeur, au fond ?

Le problème c'est que le « sujet » – pour autant qu'il y en ait un de parfaitement circonscrit – d'un livre tel que celui que nous donne à lire aujourd'hui Caroline Alexander n'est pas épuisé, ne le sera jamais et ne saurait l'être : il n'est, à vrai dire, pas *épuisable*.

Quand les témoins auront tous disparu et que s'exprimeront les témoins des témoins, puis les témoins de ceux-ci encore, ledit sujet mettra encore à mal la mémoire des hommes. À moins que, bien sûr, ne s'ouvre l'ère du négationnisme absolu, de l'amnésie généralisée, de l'oubli organisé.

Si nous excluons cette hypothèse catastrophique ou abracadabrante, répétons-nous qu'il y aura toujours des témoignages sur la Shoah à écrire, car certains se révéleront toujours aussi indispensables.

Les niais et les contempteurs qui inclineraient à penser qu'on en a « fait le tour » après avoir lu Levi, Semprun, Antelme, Kertész et quelques rares autres, ne s'aviseront tout simplement pas que les mille et une nuits et brouillards contés inlassablement par quelque Shéhérazade désespérément intarissable ne sauraient s'interrompre : on ne viendra jamais à bout de l'exploration du continent de la mort industrielle et du mal absolu. Il y aura, hélas encore – car il n'y a pas vraiment de quoi s'en réjouir – des multitudes de façons d'aborder le thème où le vingtième siècle s'est englouti.

Profitions-en pour observer que l'emploi systématique et pour le moins surabondant du mot « indicible » pour pointer du doigt ce qui doit cependant être dit et redit à l'envi et même *ad nauseam* nous semble d'une rare incongruité. Une déroboade majeure de l'intelligence et du bon sens moral élémentaire.

De là à prétendre que tout témoignage portant sur la traversée de l'empire du Pire doive forcément mériter publication, il n'y a évidemment qu'un pas que je me garderai bien de franchir.

Un livre ne vaut pas par la seule gravité ou l'importance de son propos, voire même son originalité. Il pourrait paraître indécent et même injuste de vanter les qualités d'un livre sur la déportation et d'en déprécier d'autres au nom de la littérature. Et c'est pourtant ce qu'il convient de faire par respect pour le lecteur.

Reconnaissons qu'il existe une véritable déferlante de manuscrits qui portent sur notre sujet et qu'il nous est quelquefois, par hasard ou par mésaventure, advenu de découvrir : portés cependant par les meilleures intentions de monde et une indiscutable volonté de faire passer un message, ils échouaient à transmettre quoi que ce soit. Répétons-le : c'est peut-être injuste, c'est même cruel, mais c'est ainsi.

L'expérience qu'ils étaient censés traduire soudain ne nous touchait plus. Leur auteur ne semblait même pas se révéler à lui-même le terrifiant secret dont il s'affichait comme le dépositaire.

Pourquoi donc ceux qui ont appartenu à la déportation ne reproduiraient-ils pas les vices comme les vertus de toute société ordinaire ? Il pullule sur Auschwitz ou Buchenwald, comme sur le Goulag, des ouvrages infatués autant que mélodramatiques et qui croient atteindre au sublime parce qu'ils ne sont qu'« édifiants ». Reproduction, alors, de toutes les postures d'une société « ordinaire ». Mélange narcissique de torchons et de serviettes. Volonté d'en remettre des couches sur ce qui, énoncé plus simplement, apparaîtrait justement intolérable, et de jouer seulement un rôle.

Il est évidemment paradoxal qu'en relatant la misère terrifiante de toute une communauté, certains ne cèdent qu'à la tentation du narcissisme. Jusqu'à la suffocation. Et il se révèle insupportable que quelques-uns, formulant leur martyre, prétendent le confisquer au point de le faire ressentir comme « leur affaire », avec le souci d'interdire à d'autres l'autorisation d'en parler. Il n'est pas de pire censure que celle qui se traduit à travers cette rivalité des mémoires et ces souffrances concurrentes.

Je me souviendrai longtemps d'un petit bonhomme phénoménalement agressif qui, à la dislocation d'une manifestation sur « la nuit de cristal », me mit dans les bras un tapuscrit qui narrait non pas son expérience de déporté, mais la façon dont ses parents avaient réussi à l'y soustraire. Il ne me demandait pas de le lire. Il me sommait seulement de l'introduire. Pour des raisons qui n'étaient pas nécessairement indignes, je me suis récusé. Il ne me l'a jamais pardonné.

Depuis lors il me poursuit d'une haine presque comique. Si je me plais à rappeler cet insignifiant incident, c'est pour souligner l'élan qui me pousse à proposer au lecteur la lecture du livre de Caroline Alexander. Car il n'y a pas que Primo Levi qui ait su parler de « *cela* ».

Rappelons-nous, par exemple, un récit de Micheline Maurel, « Un camp très ordinaire », paru il y a longtemps aux Éditions de Minuit avec une préface de François Mauriac. Elle y racontait son quotidien à Ravensbrück, mais plus encore son étonnement, au retour, de voir comment le monde, sa Suisse natale en particulier, n'avait pas changé entre-temps. Que tout se remettait à fonctionner comme si de rien n'était. Sans céder à aucun pathos, ce petit livre nous subjuguait par son extraordinaire simplicité.

De la même façon, Caroline Alexander nous conte dans le registre d'une redoutable sobriété, et même de l'humour, le retour à une « vie normale ». Partant à la recherche des siens disparus dans l'holocauste, elle ne s'épargne évidemment pas l'inévitable pèlerinage à Auschwitz. Mais ce sont souvent des détails qui pourraient sembler insignifiants : les belles jambes de sa grand-mère, sa propre naissance dans un bordel, la lecture de sa carte du ciel, qui nous émeuvent le plus. Les pérégrinations de cette orpheline, de cette apatride, de cette enfant « inachevée » et qui s'est retrouvée avec le temps propriétaire d'une chambre, d'un chat, d'un mari, d'une vie pour tout dire, de soi et sa liberté, vont la mener à traverser comme les cases d'un Monopoly, Paris, Leicester, Bruxelles et même Blankenberge, Mönchengladbach où tout s'est à l'origine joué. Géographie de la Terreur mais aussi de la renaissance à soi. J'ai souvent pensé que si les nazis pouvaient lire aujourd'hui des livres de cet ordre, ils mesureraient l'ampleur de leur vraie défaite : car ils n'ont pas réussi à tuer chez certains ce goût d'un bonheur invincible.

Jean Cayrol, qui restera celui qui a su formuler la parfaite impossibilité de ce retour, précisément, jusqu'à une sorte de paroxysme, aurait, à mon sens, raffolé de ce récit dépouillé, frémissant et *vrai*, où la fermeture, par exemple d'un théâtre appartient aux menues tragédies de l'après-guerre.

Jorge Semprun, qui ne fut pas pour rien un des écrivains majeurs qui ait réussi, après une longue période de doute et d'hésitation, à transcrire sa vie de concentrationnaire, comprenait

parfaitement que des écrivains qui ne l'avaient pas vécue soient aujourd'hui tenaillés par le besoin d'en parler, de la rapporter et donc de l'imaginer. Certains pensent, au contraire, que fictionnaliser pareil univers se révélerait parfaitement obscène. Qu'il nous soit donc permis de rallier le point de vue de Semprun, en opposition à celui de Claude Lanzmann, qui n'en reste pas moins l'un de ceux qui a déposé sur l'univers dont il est question un constat incontournable.

La vie reprend certes. « De plus belle ». Il pourrait presque apparaître que le pire cauchemar a pris fin. Et l'on voit même certains pardonner à leurs bourreaux d'hier comme s'ils pouvaient s'arroger le droit de pardonner au nom de tous. Alors que ce qui demeure impardonnable c'est cette prétention à parler au nom des vraies victimes. Ce qui est impardonnable, c'est l'oubli, précisément. La voix sourde, mais assurée de Caroline Alexander ne laisse jamais entendre le moindre accent de ressentiment, mais elle excelle à nous rendre sensible la joie d'avoir survécu et le bonheur d'éprouver des sentiments humains, au sein d'un monde qui réussit, un temps, à le faire oublier.

Les circonstances m'ont mis entre les mains des ouvrages qui ne racontent guère autre chose. Le souvenir s'en est néanmoins effacé. Pourquoi n'oublierai-je pas celui-ci ? Cela tient sûrement au secret d'une véritable écriture. Ne cherchons pas d'autre explication, ni midi à quatorze heures. Préfacer ce livre c'est donc lui manifester notre gratitude.

